

Toronto
Événement d'art public

Toronto
A Public Art Project

Virginia MacDonnell Eichhorn

Number 54, Winter 2000–2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/9483ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

MacDonnell Eichhorn, V. (2000). Toronto : événement d'art public / Toronto: A Public Art Project. *Espace Sculpture*, (54), 21–25.

Leslie Ann Becker,
*Flower Power Snapshot
 Moose (Moose with hat
 & camera)*, 2000. Mixed
 media on fibreglass
 casting. Size: 8' tall x
 10', long x 3' wide. 207
 Queen's Quay West.
 Photograph courtesy of
 the City of Toronto.



Du jardin au DÉSSERT
 From GARDEN to Desert

T O R O N T O

Événement d'art public A Public Art project

VIRGINIA MACDONNELL
 EICHHORN

J'étais à l'inauguration de l'événement avec mon fils de sept ans, Zachary, qui, fébrile, s'est mis à raconter à une artiste son cauchemar de la nuit précédente, affirmant... qu'il y avait des castors-vampires et des « orignaux-garous » qui le pourchassaient de toutes parts ! L'artiste, Elizabeth Fearon, s'est alors tournée vers moi et rétorqua avec philosophie : « C'est aussi ce qui va vous arriver avec du "mauvais" art public ! »

Il est certain que le *Projet Orignal (Moose Project* ou la « grande ruée de Mel » comme on la surnomme) a envahi l'inconscient collectif torontois et qu'il a laissé — chez plusieurs — un goût amer. On a discuté des *Orignaux* dans la section des arts des journaux, dans les rubriques des actualités, des critiques de restaurants et jusque dans les commentaires éditoriaux. À Toronto, les *Orignaux* ont détrôné les conditions du temps comme sujet de conversation favori et, à l'instar de la météo, il y a ce sentiment général que même si l'on peut s'en plaindre, il n'y a rien à faire pour changer la situation.

D'aucuns prétendent qu'après avoir élu un maire comme Mel Lastman, Toronto a ce qu'elle mérite en ce qui concerne l'art public. Lastman, un ancien vendeur de meubles et d'électronique, fanatique promoteur et ex-souverain de l'ancien North York, a passé la majeure partie de ses deux premières années à la mairie à poser pour des photos loufoques, tantôt affublé d'un casque de pompier, tantôt faisant le pitre sur des chantiers de construction, bref accomplissant toutes sortes de gestes sauf celui de s'attaquer aux problèmes, nombreux et complexes, qui sont dévolus à une ville de plus de deux millions d'habitants, que ce soit l'itinérance, la faim, la pollution ou la congestion automobile. Au lieu de lire des articles sur les politiques municipales, les Torontois peuvent s'adonner à une version locale du jeu *Where's Waldo* en feuilletant les quotidiens pour découvrir quelle sera la photo de bouffon de Mel aujourd'hui.

L'idée du *Projet Orignal* a commencé à germer lorsque, l'été dernier, le grand patron de McDonald Canada, George Cohon, a visité Chicago, qu'il a vu le *Chicago's Cows on Parade* et qu'il en a parlé à Mel (on l'appelle par son prénom, un peu comme Madonna et Cher).

I was at an opening recently with my seven-year old, Zachary. Zac was animatedly describing to the artist a nightmare that he had the evening before. "There were beaver-vampires and were-moosees chasing me everywhere!" he told her. Elizabeth Fearon, the artist, turned to me and said, philosophically, "that's what bad public art will do to you."

Undoubtedly, the *Moose Project*, or "Mel's Moosetakes" as it's come to be known, has invaded Toronto's collective unconscious and — for many — left a bad taste in our mouths. The Moose have been discussed in art columns, news features, restaurant reviews and op. ed. pieces. In Toronto, the Moose have usurped the weather as the most common conversation subject, and like the weather, there is the general feeling that while we can complain about them, we can't do anything to change them.

Having elected a mayor such as Mel Lastman, some say that Toronto got what it deserved as far as public art goes. Lastman, a former huckster of furniture and electronics, an unrelenting self-promoter and past-sovereign of the former North York, has spent his two years as Toronto's mayor primarily posing for goofy photos while wearing firemen's hats, playing in construction zones and generally doing anything but actually working on the myriad of complex problems that a city of over 2 million faces: homelessness, cuts to social services, hunger, pollution, congestion. Instead of seeing articles about public policy, the citizens of Toronto can play a local version of "Where's Waldo" by skimming our daily newspapers to see what zany photo opportunity Mel was in the midst of that day.

The genesis of Mel's moose project began when McDonald's Canada head honcho George Cohon took a trip to Chicago last summer. While there, he saw *Chicago's Cows on Parade* and told Mel about it. Mel (who is known by his first name, much the same as "Madonna" and "Cher") decided it would be great to do a similar project in Toronto. He got his publicity machine in action and the project began with a "Moose Call" for artists. Several people asked to be on the com-

A.M. Gibel, *Creative Colour (Moose standing in fountain)*, 2000. Mixed media on fibreglass casting. Size: 8' tall x 10' long x 3' wide. 199 Bay Street. Photograph courtesy of the City of Toronto.



Celui-ci a cru qu'il serait fantastique de réaliser un tel projet à Toronto. Il a mis en branle sa machine publicitaire, et le tout a débuté par un « appel à l'original » lancé aux artistes. Plusieurs intervenants se sont offerts pour siéger sur le comité organisateur afin de reconsidérer les propositions refusées ; mais apparemment, le maire n'était nullement intéressé à entendre ce qu'ils avaient à dire sur l'art public et sur le financement des arts à Toronto. Il croyait que c'était là une bonne idée, George Cohon croyait que c'était là une bonne idée, de même que la brasserie Labatt, le sponsor principal. Alors, malgré les réserves émises par les spécialistes du milieu artistique, le projet a suivi son cours.

Il ne s'agit pas du premier incident en ce qui a trait au contentieux sur l'art public à Toronto. En 1988-1989, l'installation *The Audience* de Michael Snow, réalisée pour le Skydome, a été encensée par certains mais décriée par d'autres. L'imposante faute humaine, peinte en doré, dévisage les directeurs du Skydome, avec leurs mimiques grimaçantes, leurs gestes narquois et extravagants. Dans une entrevue où on lui demandait sa réaction au fait que certains n'aimaient pas ses sculptures, Snow a répliqué, imperturbable, « que c'était très bien ainsi puisque ses sculptures n'aimaient pas non plus ces gens-là » !

The Airman's Memorial (1984), une structure en bronze d'une hauteur de 4,26 m, est érigée à l'intersection des rues Queen et University. Communément appelée « Gumby monte au ciel », le mémorial a été dévoilé par la Reine, le 30 septembre 1984. Le 14 octobre de la même année, des manifestants placardaient la statue avec des écriteaux où on lisait : « Plus d'intelligence, moins de bronze », « Cette chose ne convient pas ici », « Qui choisit ? » et « Clouez Gumby au sol ». En outre, des artistes, des représentants de galeries, de musées et de publications en art, ainsi que le « Planning & Development Art Selection Committee » se sont rencontrés à la galerie Mercer Union et ont formé « The Committee for Informed Public Art Policy ». La protestation et le nouveau comité inspirèrent directement la création du « City of Toronto's Public Art Advisory Committee » ayant pour mandat d'instaurer des critères pour les œuvres d'art public et des directives pour les donations en art public.

Sans doute parce que l'événement est temporaire et financé en grande partie par le secteur privé — plusieurs des coûts ont été défrayés par les « Moose Patrons » —, le *Projet Original* n'a pas été assujéti aux politiques de l'« Art Advisory Committee ». Les Torontois se sont fait dire à plusieurs reprises qu'ils n'assumeraient aucune dépense reliée au projet, ce qui est faux. À l'hôtel de ville, il y a actuellement deux employés à temps plein et plusieurs à temps partiel qui travaillent à l'administration de l'événement. On a organisé deux défilés des *Orignaux* — l'un à Yorkville, l'autre sur Bay Street —, ce qui a nécessité la présence d'officiers de police, dont les salaires proviennent des taxes municipales. On a également formé une patrouille spéciale afin de contrer le vandalisme, à quoi il faut ajouter les multiples heures non comptabilisées pour enquêter sur la profusion de vols des bois d'orignaux qui s'est avérée l'une des activités les plus populaires de l'été dans la ville Reine.

mittee to review the selections refused. Apparently, the Mayor wasn't interested in hearing what they had to say about public art and arts funding in Toronto. He thought it was a good idea, George Cohon thought it was a good idea and so did the main sponsors, Labatt's. So, despite the reservations of informed members of the art community, the project went ahead.

This isn't the first incidence of contentious public art in Toronto. In 1988-89 Michael Snow's *The Audience*, created for the Skydome, was loved by some and hated by others. The large, gold-coloured everymen and women, stare down at the Skydome's patrons, with grimaces, "raspberries" and extravagant gestures. When interviewed and asked how he felt about the fact that some people didn't like his sculptures, Snow, unperturbed, replied "That's alright — my sculptures don't like those people either!"

The Airman's Memorial (1984) is a 14' bronze structure situated at Queen and University Avenues. Commonly known as "Gumby Goes to Heaven," *The Airman's Memorial* was unveiled by the Queen on September 30th, 1984. On the 4th of October, 1984, demonstrators picketed the statue with placards which read "More Brains, Less Bronze," "This does not Belong Here," "Who Chooses," and "Ground Gumby." Artists, representatives from private and public galleries, arts publications and the Planning & Development Art Selection Committee, also met at Mercer Union to form The Committee for Informed Public Art Policy. The protest and the new committee directly inspired the creation of the City of Toronto's Public Art Advisory Committee, which would set criteria for public art works and acceptance guidelines for public art donations.

Perhaps because the *Moose project* is a temporary exhibit, and for the most part privately funded, it wasn't subjected to the guidelines of the Art Advisory Committee.

The Moose "Patrons" bore many of the costs associated with this endeavour. Toronto citizens have repeatedly been told that they would not incur any of the costs associated with it. This is untrue. There are currently two full-time and several part-time positions filled at City Hall designed to administrate the Moose project. There have been two parades of the Moose — one in Yorkville and one down Bay Street — which necessitated the presence of police officers and which Toronto citizens paid for. There is a special "Moose vandalism" patrol plus untold hours investigating the rash of antler-snatching that has proved to be one of Toronto's most popular summer sports.

A number of the moose have had their antlers stolen (replacement cost \$350/set) or were altered by graffiti. While some of these actions are undoubtedly acts of wilful destruction, other "alterations" to the Moose are something more. Vandalism — of public art — has

En effet, plusieurs originaux se sont fait dérober leurs bois (coûts de remplacement : 350 \$ la paire) ou ont été endommagés par les graffiti. Si quelques-unes de ces actions relèvent sans doute d'une volonté de destruction, d'autres « altérations » ont des résonances plus profondes. On a défini le vandalisme — de l'art public — comme « une forme d'appropriation. On appose sa marque, on prend possession, ce qui est perçu comme une imposition, une violation de territoire¹. » Certes, un certain nombre de gens étaient offusqués par ces originaux, par les fonds publics investis, par la publicité dont ils ont fait l'objet, et ils ont utilisé les sculptures comme un moyen de libérer leur frustration. Barbara Bailey, par exemple, a conçu un simulacre de refuge pour sans-abris autour de l'original de Mel Lastman. Elle a placé un manteau à la base de l'original et recouvert le corps d'une pèlerine, formant ainsi une tente comprenant un espace pour dormir. Deux semaines auparavant, un groupe d'activistes anti-pauvreté avait créé un « refuge à l'original » en papier mâché pour protester contre un gouvernement et un milieu des affaires qui se disent incapables de régler la crise du logement, mais qui parviennent à trouver des ressources illimitées pour de la publicité municipale tout à fait superficielle².

D'autres originaux se sont détériorés d'eux-mêmes, la peinture s'écaillant sur certains d'entre eux, apparemment parce que la couche d'apprêt n'était pas appropriée ; d'autres encore, auxquels on avait ajouté des éléments décoratifs, se défaisaient morceaux par morceaux. Dans une ville où il existe une campagne active contre les graffiti, il est particulier de constater que l'on veuille célébrer et promouvoir ces structures criardes, ostentatoires, souvent grossières — certaines ayant été grandement améliorées par les interventions d'artistes de la rue.

Les artistes qui ont répondu à l'appel et qui ont été sélectionnés ont reçu un montant dérisoire de 1 000 \$ pour « décorer » un original. De toute façon, c'est la seule intervention qu'ils pouvaient pratiquer, comme le notait pertinemment Blake Gopnik dans un article du *Globe & Mail*, soulignant que les œuvres ne sont rien d'autres que des canevas taillés en forme d'original — et non de véritables sculptures. On demandait aux artistes de conserver ces structures dans leur atelier jusqu'à ce que la ville soit prête à en prendre possession, et de défrayer eux-mêmes les coûts des matériaux. Plusieurs d'entre eux ont dû louer un espace de travail, de sorte qu'une fois épongées les dépenses de location et de matériaux, il ne leur restait pas grand-chose, voire rien du tout. Ils ont tout de même accepté de participer, convaincus qu'ils bénéficieraient d'une abondante publicité et parce que l'objectif concernait une bonne cause (un encan de charité). Charlie Pachter — avec la langue bien pendue qu'on lui connaît —, décrivait la manifestation comme un « projet pour faire travailler les artistes ». En

been described as “a form of appropriation. It puts its mark on, takes possession of, that which is regarded as an imposition, a trespass on its territory.”¹ Certainly a number of people resent the Moose, the funds spent on them, the publicity which they have garnered, and they have used the sculptures as a means of venting their frustration. Barbara Bailey, for example, created a mock homeless shelter out of the Mel Lastman-moose. She placed a mattress around the moose's base and then placed a cape over the body of the moose, thus creating a tent with a sleeping compartment. Two weeks prior to that a group of anti-poverty activists created a *papier-mâché* “homeless” moose in protest against a government and business community that claim to be unable to solve the housing crises but find limitless resources for shallow civic boosterism.²

But other Moose were disintegrating on their own. Paint is peeling off some, supposedly because the primer used wasn't appropriate. Others, which had sculptural bits added as decoration, had pieces falling off. In a city where there is an active campaign against graffiti, it seems peculiar that we're celebrating and promoting these garish, ostentatious, often crude structures — some of which have been vastly improved by street artist additions.

The artists who answered the Moose call and were selected for this project were paid a paltry \$1,000 to decorate the moose. And essentially that's all they could do — as Blake Gopnik accurately described them in a *Globe & Mail* article, the structures are really nothing more than moose-shaped canvases, not true sculptures at all. Artists were also expected to house these mammoth structures until the city was ready to pick them up and to pay for all of the materials themselves. A number of artists ended up having to rent spaces and, in the end, with the cost of materials, they made little or nothing. They did so, however, with the hopes that they would receive good publicity and because the end result (the charity auction) was for a good cause. Charlie Pachter — with tongue firmly planted in cheek one would hope — described the Moose as “a make work project for artists” — and indeed, aside from the work itself, the participating artists seemed to have gained little from the endeavour. While the press materials say that the purpose of the Moose project was to “raise the profile of Toronto artists”, the real intent seems to have been to give Mel over 300 new photo opportunities.

While the artists received \$1,000, the moose were purchased by “patrons” at the cost of \$6,500 each or four for \$30,000. At the end of the moose run in the fall, patrons are then “invited” to donate their moose for auction. The proceeds from said auction will go to Canadian Olympic athletes and Toronto charities. One cannot help but wonder why the proceeds from such an event wouldn't go to Toronto charities and arts funding (such as the Toronto arts council). Maybe next

year Mel can organize a fundraiser and have the Olympic athletes create works which will benefit Toronto artists — most of whom live well below the poverty line and often work more than one job in order to sustain their art careers. While



Peng Ma, *Prosperity Moose (Moose with chinese symbols)*, 2000. Mixed media on fibreglass casting. 8' tall x 10' long x 3' wide. 393 Dundas St. W.. Photograph courtesy of the City of Toronto

effet, mis à part le travail, les artistes participants semblent avoir peu bénéficié de l'expérience. Bien que la presse ait prétendu que l'objectif de l'événement était « d'augmenter la visibilité des artistes torontois », la véritable intention semble plutôt d'avoir donné à Mel l'occasion de se retrouver sur plus de trois cents nouvelles photos.

Alors que les artistes recevaient leur maigre cachet, les *Orignaux* étaient achetés par des « mécènes » au prix de 6 500 \$ pièce ou quatre pour 30 000 \$. À l'automne, une fois l'événement terminé, les acheteurs furent « invités » à mettre leur orignal aux enchères. Les recettes iraient aux athlètes olympiques canadiens et à des organismes de charité. On se demande bien pourquoi les profits ne serviraient pas à financer les arts (tel le Conseil des arts de Toronto) et des organismes caritatifs torontois. Mel organisera peut-être l'an prochain une campagne de financement qui fera travailler les athlètes olympiques au profit des artistes de Toronto. La plupart d'entre eux vivent bien en dessous du seuil de pauvreté et doivent souvent cumuler les emplois pour poursuivre leur carrière artistique. Bien que les athlètes olympiques canadiens soient dans une position similaire, ils obtiennent fréquemment du financement de grandes compagnies comme McDonald's et Roots.

Durant tout ce temps, ce sont les « mécènes » qui récoltent la part du lion côté publicité. Le nom des artistes est rarement mentionné dans les bulletins de nouvelles ou les articles, et plusieurs plaques indiquant l'auteur et le titre de l'œuvre sont toujours absentes des piédestaux, le projet *Orignal dans la Cité* servant sans doute davantage à mousser le prestige des subventionneurs qu'à promouvoir le travail artistique. Au lieu d'être une interprétation sculpturale créative, plusieurs orignaux semblent n'être que des panneaux d'affichage de pseudo orignaux en 3D. De fait, selon les contrats remis aux artistes, ces derniers n'avaient que peu de contrôle sur le produit final — les mécènes étant libres de faire des « suggestions et amendements » sur l'aspect final de l'œuvre. Un artiste m'a même confié qu'après avoir parcouru le contrat, il ne savait toujours pas si le nom des artistes serait mentionné — ironiquement, le nom et l'œuvre de ce dernier sont totalement absents du catalogue et du site Web de l'événement.

Les *Orignaux* ont été la cible de maintes critiques négatives et ce, pour plusieurs raisons. En premier lieu, ils ne fonctionnent pas sur le plan purement sculptural. Bien qu'ils soient de grandes dimensions (2,43 m de hauteur, 3 m du bout du nez au bout de la queue et environ 0,9 m de largeur), ils ont un aspect trapu, leurs jambes sont courtes et tronquées, et il leur manque la « barbiche » — plusieurs les ont d'ailleurs comparés à des... vaches. Ce sont apparemment des facteurs de sécurité qui ont motivé ces modifications — apparemment, les jambes qui respecteraient les proportions réelles de l'orignal rendraient la structure trop précaire et instable.

Les moules ont été fabriqués par une équipe de sculpteurs qui s'inspiraient d'un modèle original de l'artiste Wayne Mondak. Ces sculpteurs ont cherché à rester anonymes, sentant qu'ils auraient à œuvrer dans un cadre très restreint. Un des membres de l'équipe a affirmé qu'au départ, « cela ressemble à un "jobine" pour réaliser des décors de film ; mais quand je constate que les objets sont utilisés comme des panneaux publicitaires, cela devient complètement dingue³ ». En outre, plusieurs personnes ne comprenaient pas pourquoi on avait choisi le motif de l'orignal, compte tenu qu'il n'y a pas eu d'orignaux dans ces parages depuis au moins un siècle ou deux — on a suggéré comme mascottes mieux appropriées à Toronto le pigeon ou le raton laveur, ou encore le cochon, retrouvant ainsi les racines mêmes de la ville et commémorant le nom initial de « Hogtown » (littéralement : « Porcville »).

L'événement a aussi été discrédité par son manque d'originalité. Comme l'a signalé Deirdre Hanna, les *Orignaux* sont une troisième variante du même



most Canadian Olympic athletes are in positions similar to the artists, they often receive funding from such large corporations as McDonald's and Roots.

In the meantime the Moose "patrons" have been receiving the lion's share of the publicity. Artists' names are rarely mentioned in news reports or articles. Many moose are still missing the small plaque on the pedestal of the sculpture that indicates who did the moose and what its title is. In this case the "Moose in the City" project undoubtedly glorifies the funders, rather than the art that was created. A number of moose, instead of resembling any kind of creative sculptural interpretations, appear to be nothing more than 3-D quasi-Moose shaped billboards. In fact, in the contracts given to the artists, the artist held little control over the final result — patrons were free to make "amendments and suggestions" as to how the finished moose should look. One artist told me that after reading the contract he didn't even know if they'd be mentioning artists by name or not. Ironically, this is the one artist whose name and moose are conspicuously absent from both the Moose catalogue and the website.

The Moose are the recipients of negative criticism for a number of reasons. To begin with, they are sculpturally incompetent. While large of scale (measuring 8' tall, 10' from nose to tail and approximately 3' wide) these Moose manage to look stocky. They have short, stubby legs. They are missing the "beard." Many people have compared them to cows. The reason for adjusting the way these Moose look was apparently based on safety conditions — the argument runs that life-like Moose legs would make the structure too precarious and vulnerable to tipping or falling over.

The design of the moose casts were carved by a team of sculptors, based on original artist renderings by Wayne Mondak. These sculptors have tried to remain anonymous, feeling that they had to work within a limited framework. One of the team members stated that originally "it seemed comparable to a gig doing scenic work for a film set. But when I see the corporate moose used as advertising billboards, that sucks."³

Furthermore, many people couldn't figure out why the Moose was chosen as Toronto's animal to begin with, seeing as how there haven't been any moose in these parts in well over a century or two. Suggestions for appropriate Toronto mas-

Jay Dampf, *Canadian "Natural" Anthem (Moose with Cdn flag)*, 2000. Mixed media on fiberglass casting. Size: 8' tall x 10' long x 3' wide. 55 King St. W. Photograph courtesy of the City of Toronto.

concept, Chicago ayant tenu sa manifestation en 1999, laquelle était basée sur l'événement de Zurich réalisé en 1998⁴.

En dépit de toutes ces lacunes, les *Orignaux* ont connu un certain succès. Les gens qui ne vivent pas à Toronto les ont pour la plupart vivement appréciés. Ils ont parcouru les sites et fait du « repérage d'originaux », et ils ont semblé se réjouir des aspects ludiques et baroques — mais encore là, ils n'avaient pas à vivre avec eux!

Si la plupart des originaux semblaient raides et guindés comme des nouveaux mariés, des laquais ou des portiers — l'un des originaux particulièrement inintéressants est le « Baby Moose » devant l'Hôpital Mont Sinai —, certains étaient réussis d'un point de vue artistique. Le « Moosetrap » de ryanbarrett (sic) était parsemé de trappes à souris (un motif récurrent chez cet artiste), recouvertes ensuite de plâtre et de peinture argent. Ce faisant, l'artiste a quelque peu altéré la structure de base, créant une sculpture élégante et originale, la surface ondulante avec ces formes de trappes à souris. L'œuvre apparaît à la fois massive et légère, laissant deviner la forme sous-jacente, alors que le spectateur se demandait si et quand cela allait se briser.

Flower Power Snapshot Moose, de Leslie Ann Becker, est une œuvre animée et drôle. Les motifs de fleurs, l'ajout d'un chapeau et d'une caméra transforment la structure statique en quelque chose qui interagit avec son environnement. *A Most Mysterious Moose Manuscript*, de Flavio Belli, porte bien son nom. Patiné d'or lustré et recouvert de signes énigmatiques, on se demande s'il s'agit d'une langue oubliée depuis longtemps, de symboles hiéroglyphiques ou d'un élan de l'imagination inventive de l'artiste. Plusieurs pièces étaient décorées par des groupes d'élèves, et il était facile de discerner le plaisir et l'enthousiasme avec lesquels ces enfants ont abordé le projet. Il y avait là une vivacité, une liberté et une légèreté d'approche qui faisaient défaut dans bon nombre d'autres sculptures.

Du point de vue de la stratégie publicitaire, l'événement a été réussi et apprécié par plusieurs touristes. La manifestation était « légère », drôle et colorée; et même si, pour nous, elle n'était « valable » d'aucune façon sur les plans culturel ou esthétique, elle fut aussi pertinente qu'une *Exposition nationale canadienne* ou une rencontre conviviale autour d'un feu de camp. Mais le débat reste ouvert quant à savoir si l'on peut considérer cela comme un véritable projet d'art public. L'art public, idéalement, devrait plaire à ceux qui fréquentent les lieux où il se donne à voir, et il devrait tenir compte du public qui le côtoie plutôt que de n'exprimer que l'ego d'un individu. Certes, on a utilisé des argents qui auraient pu servir au Conseil des arts de Toronto ou aux projets d'art public administrés par le Comité d'art public de la Ville de Toronto. La machine publicitaire, qui a été poussée à fond de train pour mousser l'événement, aurait pu servir à promouvoir les nombreux et divers centres d'artistes autogérés, galeries commerciales ou parallèles et lieux alternatifs, aussi bien que les institutions muséales, augmentant ainsi un tourisme potentiel de façon permanente, l'année durant, au lieu de se limiter à un seul événement ponctuel. Le type de promotion qui pourrait véritablement profiter aux artistes de Toronto et à la communauté artistique doit se faire à long terme. Il n'y a pas de doute que les intentions du Maire Lastman pour ce *Projet Original* étaient louables, mais on sait tous que l'enfer est pavé de bonnes intentions et que cette voie, dans le cas de Toronto, est aussi bordée... d'*Orignaux*! ■

cots were the pigeon or the raccoon, or to get back to Toronto's roots, a pig to commemorate our original name — "Hogtown."

The project also loses points because it isn't original. As Deirdre Hanna pointed out, the Moose are a third-hand idea — Chicago did their project in 1999 based on the project that Zurich mounted in 1998.⁴

Despite its overall shortcomings the Moose project has enjoyed some success. People who don't live in Toronto seem to really enjoy them, for the most part. They've been taking the tours and going "moose spotting" and seem to enjoy it on a playful and whimsical level. But then again, they don't have to live with them.

And while most of the moose seem to be embarrassed at being dressed up as brides, grooms, and doormen — particularly uninteresting is the Baby Moose in front of Mount Sinai Hospital — some of the Moose are successful artistically. ryanbarrett's (sic) Moosetrap sees the moose sculpture covered with mousetraps (the artist's signature medium) and then painted over with plaster and silver paint. In doing so he alters the structure subtly, creating an elegant and unique sculptural form. Its surface undulates with the covered forms of the hidden mousetraps. Moosetrap somehow appears to be both ponderous and light simultaneously. It intimates the form concealed below, leaving the viewer to wonder if and when it will break out.

Flower Power Snapshot Moose by Leslie Ann Becker seems animated and playful. Painted with flowers, the simple addition of hat and camera changes it from a static structure into something that interacts with its surroundings.

And Flavio Belli's *A Most Mysterious Moose Manuscript* lives up to its name. Painted a burnished gold and covered with enigmatic markings, one wonders if this is a long-forgotten language, symbolic hieroglyphics, or an artist's inventive flight of fancy.

Several moose were also decorated by school groups, and in these Moose it's easy to discern the fun and enthusiasm with which these children approached the project. There is a vivaciousness, freedom from constraints and lively approach to their work which is missing in many of the other moose.

As a marketing device the Moose project has been successful. By and large, tourists have enjoyed it. The project was "light" and colourful and fun, and even if it wasn't "good" for us in any kind of cultural or aesthetic way, it may have been appropriate for summer in the same way that the Canadian National Exhibition and toasting marshmallows around a campfire can be. Whether the Moose can really be considered a true public art project is debatable. Public art should, ideally, be pleasing to those who use the place where it stands and should, rather than expressing an artistic ego, consider the public who will see it. Certainly funds were used for this project that could have gone to the Toronto arts council or to public art projects undertaken by the City of Toronto Public Art committee. The publicity machine that went full-force to advance the Moose could have been used to promote the numerous and diverse artist-run centres, commercial and parallel galleries and alternative venues, as well as our public museums, thus increasing tourism potential year-round and permanently, instead of merely a one-off project. Promotion such as that would truly benefit Toronto's artists and arts community in a long-term way. Undoubtedly, Mayor Lastman's intentions for his Moose project were good. However, we all know that the road to hell is paved with good intentions, and in Toronto's case, it's also lined by Moose. ■

NOTES :

1. Jennifer Oille, "Horizontal Mosaic: Public Art in Toronto", *Vanguard Magazine*, Oct. 1985, p. 9.
2. Naomi Klein, "When is a Moose Just a Moose? (Glad you asked)", *The Globe & Mail*, Aug. 23, 2000, p. A13.
3. Deirdre Hanna, "Moose Meat", *NOW Magazine*, August 17-23, 2000, p. 63.
4. *Ibid.*